

Classe de femmes, tseu, tseu

Ce concept de classe de femmes, tseu... tseu... Pas très juste, pas ceci, pas cela... me dit-on (car si personne n'écrit, on en cause).

Moi, ça me fait rire, ce débat sur un mot, car je vois partout à l'œuvre ce grand remue-ménage, ce gigantesque affrontement qui se prépare. Il eût fallu sans doute un mot nouveau (comme sexage qui était si bien trouvé). Classe, classe... c'est sûr que ce mot, ça fait bizarre pour les femmes.

Pour les un(es), c'est l'étonnement : pourquoi reprendre ce vocabulaire marxiste ? Qu'est-ce qui prend aux femmes de fouiner dans le grenier de nos grands-pères barbus ? Mais justement, c'est là qu'intervient l'ironie féministe. Le mouvement ouvrier, avec sa très haute conscience de classe, a voulu jeter aux poubelles de l'histoire la lutte des femmes (Cf page). Alors quel bonheur de reprendre ce concept au nom de quoi on nous a écrasées, et de le retourner, ce vieux gant usé, ce mot galvaudé, et le voilà avec une peau neuve !

Comme on avait eu le chic pour l'user, ce concept, pour ne le rendre plus opératoire. « Classe » conçue comme un bloc inamovible, sans failles, superstructure complètement idéale et mythique, alors que c'était une grille de lecture de l'histoire, une idée-outil.

Un concept, c'est à la fois une représentation qu'on a, à une époque donnée, à partir d'une pratique et d'une vision un peu globale de la réalité, et c'est aussi, dans la mesure où c'est ajusté au réel, un outil. Or pour les marxistes, ce n'était plus ça.

C'était devenu une idée-référence, figée, décollée de la réalité. Une idée qui ne pouvait donc servir que très mal. Alors, nous, femmes, qui nous emparons de ce concept de classe, nous ne voulons pas en faire même usage : pas de mythe, pas d'éternité, pas d'absolu. Ça nous va pour cerner notre réalité aujourd'hui cachée, ça nous sert, c'est tout.

Notre réalité ?

Même si le terme n'est pas l'idéal — pour moi je n'en vois pas d'autre — il traduit la conscience de notre situation d'êtres appropriés, femmes exploitées individuellement et collec-

tivement depuis des millénaires et partout. Il relie nos réalités éparpillées (mais qu'il ne cache pas nos diversités et nos divergences).

Il traduit, il porte, notre volonté de lutte (mais attention qu'il n'en tienne pas lieu). Il exprime que cette lutte est un facteur essentiel de la révolution (mais nous ne dirons pas que c'est l'unique, de même que cela cesse de nous faire croire en l'unique révolution, comme au grand soir... si ce n'était déjà fait).

Enfin, il a le grand mérite de désigner face à nous une autre classe : ceux qui ont à perdre dans cette



lutte, même si, aussi, ils ont bien à y gagner à plus long terme. Les hommes... Mon amour, toi-même, tu es aussi mon ennemi : tout ce qui a été modelé en toi d'être supérieur relié aux autres êtres supérieurs, connivence des hommes, domination, profit plus ou moins voilé (mais que cette séparation en classe ne soit pas une division manichéenne, simpliste).

Casser un carcan

Enfin, se saisir de ce terme, c'est aussi un outil de façon très précise pour aujourd'hui, dans cet après-Mai 68 où le féminisme a pu naître à travers et malgré les organisations d'extrême gauche et de gauche. Revendiquer ce terme pour nous,

c'est utile pour casser un lourd carcan.

Carcans qui pesait sur nos luttes de femmes d'abord : ne nous avait-on pas dit que la contradiction principale est celle qui opposait bourgeoisie/prolétariat et que les femmes de la bourgeoisie étaient davantage nos ennemies de classe que les ouvriers qui battaient leurs femmes ? Chasse à la bourgeoisie, mais aussi à la petite bourgeoisie. Ecran compact de cette réalité sociale qui en occultait une autre : notre oppression commune de femmes, même si elle est modulée différemment, brutale ou insidieuse.

Carcans qui pesait aussi sur le mouvement ouvrier. Quel intérêt avait-on à reproduire ce mythe de l'unité de la classe ouvrière alors que les divisions de toujours : sexe, race, et celles que le capital moderne engendre, ont fait éclater le bloc apparemment uni que pouvait être le prolétariat ! Alors, si on nous répète obstinément que les femmes, nous ne formons pas une classe parce que nous sommes divisées par la contradiction

antagoniste bourgeoises/prolétaires, nous retournons l'argument : la classe ouvrière aussi est divisée, de façon radicale, par le sexage. Pourtant je ne vais pas nier que ce soit une classe, mais divisée, contradictoire. Et je ne vais pas nier que cette classe soit porteuse de révolution, mais elle n'est pas la seule !

Mais pourquoi diable ai-je tant de plaisir alors à renvoyer la balle ? Si je m'amuse fort parfois, c'est que, derrière ces retranchements, ces derniers arguments — et je n'en ai entendu aucun de valable — derrière ce refus de donner aux femmes un statut de classe, bref de sujet historique révolutionnaire, je vois, gros comme une montagne qui se cache, notre cher et habituel phallocratisme. Et peut-être la peur...

Francine Comte